

LE RESPECT DE L'AUTRE

DE LA LITTÉRATURE AUX SCIENCES HUMAINES

*André de Peretti **

1.— L'enfance : enracinement et rupture

CE QUI a été important pour moi dans ma première enfance, ce fut ma croissance au Maroc, à Rabat, jouant au jardin des Oudaïas, si semblable à ceux de Grenade, mais aussi lisant de nombreux petits livres, ainsi que bien sûr, les oeuvres de Jules Verne et de la Comtesse de Ségur.

A la suite du divorce de mes parents, j'ai dû quitter le Maroc à 11 ans pour aller vivre nostalgiquement, avec ma soeur aînée, chez une grand' tante à Bordeaux. J'ai lu alors une histoire sentimentale sans qualité particulière, qui m'a cependant donné une sorte de joie de vivre, un sentiment d'acceptation, et la force de dire définitivement "oui" aux contraintes de la vie. Puis je suis allé poursuivre mes études secondaires dans un petit collège, à Abbeville, 5 ans, vivant auprès d'une tante cantatrice, dans un milieu très intellectuel, vivant, très artiste. Le

* Ce texte a été élaboré à la suite de l'interview de A. de Peretti menée par Jean Hassenforder et Christiane Etévé ; réécrit ensuite par C. Etévé et A.M. Calopeau. Nous le présentons aux lecteurs après révision par A. de Peretti

philosophe Julien Benda venait souvent corriger ses épreuves chez nous. Ma tante était liée d'autre part avec Charles Maurras et m'avait conduit, le jour de ma première arrivée, vers 12 ans, à Paris, au bureau de l'Action Française !

À Abbeville, il y avait beaucoup de livres, tout Musset, tout Lavoisier, tout Proust, tout Maurras et une vie intellectuelle très riche. Paradoxalement, ce qui m'a frappé, grâce à mon oncle, centralien, fut un livre de mathématique supérieure, mais très simple, traduit de l'américain. Il a été source de ma passion pour les mathématiques. Et j'ai aussi été vivement influencé par deux ouvrages du géologue Pierre Termier : *La joie de connaître* et *A la gloire de la terre*. Mais je ne décrochais pas des autres aspects historiques et littéraires et j'avais déjà le souci d'une certaine critique littéraire (Lanson, Thibaudet, Sainte Beuve).

Le détonateur de ma réflexion d'adolescent ce fut plus tard, en Terminale, outre l'impact de Bergson, celui de Péguy. Pas seulement pour sa poésie mais aussi pour la fierté de ses positions dans *Notre jeunesse* puis la *Note conjointe*. Pour moi, le besoin de cohérence entre l'action, la pensée, la vie et l'écrit, fut fondateur d'un certain style de vie auquel j'ai essayé de rester fidèle.

2.— Les années d'X*

Pendant ma "taupe" j'entrais en relation avec des écrivains et des poètes (je me souviens d'un ami de Gide, Henri Ghéon). Et je découvrais Giono : surtout "Que ma joie demeure" qui me marquerait. Entré à Polytechnique, je posais une question à notre prof de lettres, médiéviste, Tuffrau : "Qu'est-ce que se cultiver ?", à laquelle il répondit : "Si vous aimez un auteur, alors lisez le tout entier". Ce fut donc Paul Claudel dont un professeur de français, en taupe, (c'était Maurice Bardèche !) m'avait fait lire *Le soulier de Satin*. Je me suis mis à le lire puis je le rencontrais (il a noté notre première rencontre dans son journal). Je fis aussi la connaissance d'autres grands écrivains. Toutes les trois semaines, en effet, G. Marcel, à ma demande, réunissait des camarades de l'X et de Normale Sup pour des rencontres avec des romanciers ou des auteurs en vue : F. Mauriac, A. Gide, Georges Duhamel, D. Rops, etc ... L'influence de Mauriac a été d'autant plus grande sur moi par toutes ses oeuvres que je suivais également ses écrits dans *Temps Présent* et d'autre part, j'adhérais à ses prises de position sur Guernica. Je fis enfin la connaissance de Teilhard de Chardin en 1939 : je le rever-

* Polytechnique

rai ensuite en 1945, puis en 1948, et en 1950. Et je lirai ses oeuvres sous forme ronéotypée en attendant leur parution au Seuil après sa mort. Le mouvement des jeunes Chrétiens (JFC) que je dirigeais était alors en rupture complet avec la droite catholique et cléricale. Nous voulions une autre structure du pouvoir, de l'Etat, nous voulions la décolonisation et le développement de la démocratie. La rencontre avec des membres de la revue *Esprit* se fit dès 1936. Mais c'est après la guerre que Mounier fit paraître en avril 1947, mon article sur le Maroc : "Prévenons la guerre d'Afrique du Nord - L'indépendance marocaine et la France". Cet article fit beaucoup de bruit (nous y reviendrons) : il aurait pu avec mes engagements de l'époque me coûter la vie si mon père n'avait pas été un des leaders des Français du Maroc qu'il avait représenté à l'Assemblée Consultative d'Alger auprès du Général de Gaulle.

3.— Les années de captivité (1940 -1945)

Après la drôle de guerre comme sous-lieutenant d'artillerie dans la première armée, j'ai été fait prisonnier avec ma Division à Dunkerque, le 4 Juin 1940. En arrivant dans mon premier camp, en Silésie, l'Oflag II D, j'ai trouvé deux livres : un de Gide (je ne sais plus lequel) et *Le Grand Meaulnes*. J'ai donc commencé, le 10 juillet 1940, un cours sur le roman et inauguré une première université à l'armée des Camps. Etant à l'époque dans les plus jeunes, j'ai six fois changé de camp. Dans le dernier camp, nous étions 10 000 officiers, une concentration d'intellectuels et un lieu de fermentation intense. J'y rencontrai Jean Guilton.

En raison du cours de littérature que je faisais, je multipliais mes lectures, en moyenne un livre tous les trois jours : Giraudoux, Paul Valéry, Kierkegaard (dont j'aimais l'analyse des trois stades : esthétique, éthique, spirituel, et la distinction entre l'ironie et l'humour), Péguy encore, Stendhal, Anouilh, Montherlant et Claudel, entre autres. Je suivais déjà mon tempérament avec un besoin de structures que je trouvais dans la poésie, le théâtre et la philosophie (je me passionnais pour les oeuvres de Sartre).

Je profitais aussi de mes lectures étrangères : anglaises (notamment Charles Morgan, avec *Fontaine* et *Sparkenbroke*), mais aussi scandinaves (Sigrid Undset) et américaines (Faulkner, Pearl Buck).

Les auteurs germaniques (Hegel, Schopenhauer, Keyserling, Jünger, Gertrud von Le Fort, Worringer) et surtout Nietzsche avec *La naissance de la tragédie*, et *Ainsi parlait Zarathoustra* m'ont marqué et permis de dégager une structure d'analyse des phénomènes de beauté pour un cours d'esthétique. Je me donnais des définitions opératoires pour

les distinctions nietzschéennes entre le phénomène apollinien (que je situais comme effet de beauté obtenu en manifestation du dissemblable dans la continuité) et le phénomène dionysiaque (effet obtenu par la manifestation du semblable dans la discontinuité). Les distinctions me servirent pour ma propre production poétique et dramatique (inspirée autant par Valéry et Mallarmé que par Péguy et Claudel).

L'importance de Nietzsche pour moi ne tenait pas seulement à l'esthétique mais aussi à son rejet de toute limitation moralisatrice et réductrice, à sa manière de décaper un vernis moralisant que je trouvais étranger au christianisme (Camus me dirait plus tard que j'étais le second catholique nietzschéen qu'il rencontrait).

Les influences espagnoles ont été aussi très importantes. Je retentissais au *Sentiment tragique de la vie* avec Unamuno, ainsi qu'au *Schéma des crises* avec Ortega y Gasset. Ce dernier me permettait de voir où était la crise, qui intervient quand la culture ne donne pas les moyens de comprendre la civilisation dans laquelle on est placé.

L'influence russe, enfin (Dostoïewsky : je me suis senti proche d'*Aliocha*, dans *Les frères Karamazov* ; Merejskowsky avec *Les mystères de l'Orient* ; et surtout Berdiaeff pour *Le nouveau moyen-âge*) fut renforcée en fin de captivité par la rencontre de Nicolas Raïewsky, venu du monde orthodoxe. Ce contact vigoureux compléta les influences juives et celles protestantes des groupes d'Oxford pour me déterminer à une ouverture oecuménique étendue à mes amis athées et francs-maçons en attendant mes amis musulmans.

Je lus également nombre d'ouvrages de la littérature mystique ou spirituelle. Je plaiderai en 1945, à mon retour de captivité, pour une reconnaissance, par l'Eglise catholique, de l'apport profond de Martin Luther, en raison du quatrième centenaire de sa mort (1946) : en fait, l'hommage fut rendu en 1983 pour le cinquième centenaire de sa naissance. J'avais pris date !

4.— Retour de captivité et Enseignements

Dès le retour, je fis la connaissance d'Albert Camus, qui m'accueillit avec amitié et que je revis souvent. J'approfondis la lecture de ses oeuvres ainsi que celles de Kafka. Et je retrouvais Teilhard de Chardin et ses oeuvres. Je connus également la brève amitié de Boris Vian. Je me liais à Mounier.

Après un essai de formulation à un projet pour la réforme de l'enseignement à Polytechnique entrepris avec Pierre Boullouche et mon Di-

recteur général, celui-ci me confia, à titre expérimental, la charge d'un enseignement de Psychologie et d'esthétique aux jeunes ingénieurs et cadres des manufactures de l'Etat (parmi eux Albert Jacquard). Ces cours attirèrent l'attention du *Civil service* britannique.

A l'occasion des cours à préparer, je complétais mes lectures (outre des stages réguliers en hôpitaux comme assistant auprès de "grands patrons" dont j'observais les démarches dans leurs relations aux clients ou malades). Ce fut pour la psychologie, le retour à Freud, Jung, Adler, Laforgue. Je me suis lié avec Charles Baudouin, qui sortait des querelles de psychanalystes et montrait que chaque référent est important (la sexualité chez Freud, la volonté chez Adler et les archétypes chez Jung). Il avait écrit une *Psychanalyse de l'Art* et des études sur Victor Hugo qui m'intéressaient au plus haut point, pour l'Anthropologie.

A l'occasion de séminaires organisés à Royaumont autour de la revue *Psyché*, j'ai eu la chance de travailler avec Dumézil, André Berge ainsi que Charles Baudouin. J'éprouvais une véritable passion pour les conceptions de Dumézil sur la tripartition du monde Indo-aryen et pour celles de Frobenius dans *L'histoire de l'art africain* et surtout dans *Le destin des civilisations*, qu'un ami me procura alors. Je fus également fortement influencé par l'oeuvre de Mircéa Eliade. La distinction entre des civilisations nomades et des civilisations sédentaires, entre des civilisations de type indo-aryen à chiffre 3, "lunaires" (basées sur le temps découpé en passé, présent, devenir) et des civilisations "solaires" à chiffre 4 (est, ouest, nord, sud) me procurait des repères pour situer l'évolution des civilisations suivant leur dominante de temps ou d'espace. J'étais très sensible au fait symbolique que nous allions basculer d'un système du monde "lunaire" très pessimiste et cloisonné (les guerres mondiales et coloniales) à système "solaire" plus convivial mais aussi plus contrasté et soumis à des turbulences avec des phénomènes aussi étonnants que la bombe atomique (pour les aspects négatifs) mais en même temps, les opérations à "coeur ouvert" (comme chez les Aztèques !).

C'est l'époque, également, de grandes lectures sur l'Islam, grâce à la rencontre de Louis Massignon avec qui nous avons créé en 1947, le Comité Chrétien d'entente France-Islam.

Mon retour de captivité a correspondu aussi à un engagement politique. Mes amis marocains me demandèrent de les aider à obtenir leur décolonisation. Je fis paraître dans *Esprit* l'article déjà mentionné et j'organisais des contacts entre les leaders marocains et les cabinets ministériels français. Je fus nommé à l'Assemblée de l'Union Française et j'y nouais une solide amitié avec l'historien Charles-André Julien et

l'ethnologue Marcel Griaule ainsi qu'avec Alain Savary. Dans mes activités, je reçus l'accueil de Robert Schuman et le soutien de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Je publiais chez Seghers mon *Cantique d'amour au Maroc*. Je ferai partie de l'Assemblée de l'Union Française jusqu'en juillet 1952 et fonderai en février 1953, avec François Mauriac et Louis Massignon, le *Comité France Maghreb*.

5.— La psychosociologie

Revenant à mon corps d'origine en 1952, je fus sollicité par mon directeur général des Manufactures de l'Etat pour concevoir un service de relations humaines pour les 15 000 agents du service. Je me tournais alors vers la Cegos, où je me liais profondément avec Max Pagès, qui avait été étudiant de Carl Rogers. Grâce à lui, commencèrent alors les échanges et l'amitié avec Carl dont je lus toute l'oeuvre, et que je contribuais à faire connaître en France. Je me passionnais en même temps pour les oeuvres de Moreno et de Kurt Lewin dont une traduction des principaux textes, contestée, sous le titre de *Psychologie dynamique* était publiée en France en 1959. A l'intérieur de ce livre, un chapitre, essentiel pour moi, sur les modes de pensée galiléen et aristotélicien en psychologie rejoignait mes manières de concevoir les tensions dialectiques entre apollinien - dionysiaque, masculin - féminin, "solaire" - "lunaire". Cette pensée non aristotélicienne, je la retrouvais aussi chez Bachelard, dont *L'eau et le rêve* venait de sortir chez Corti, et surtout dans *La philosophie du non*.

J'ai arrêté en 1964 un enseignement de lettres et de philosophie en mathématiques spéciales que j'avais exercé depuis 1951, pour avoir le temps d'écrire et de publier : *Liberté et relations humaines* paru en 1966, sur le problème de la Relation dans l'éclairage rogérien, morénien, et même lewinien ; puis, en 1968, ce fut *L'administration, phénomène humain*, où je commençais à aborder ce que je développerai plus tard dans ma thèse *Du changement à l'inertie* en 1981. Le concept d'énergie sur lequel Teilhard de Chardin puis Norbert Wiener m'avaient alerté, me permettait d'analyser, d'une part, les structures sociales et institutionnelles comme accumulateurs et matelas d'énergies motrices et informationnelles, potentielles et actuelles, et d'autre part, les structures fines de la personnalité comme stabilisation des échanges énergétiques entre les personnes, rendue possible par la médiation et la protection des structures sociales. Et j'utilisais le concept d'inertie pour désigner les risques permanents de rigidité et d'absolutisation dans les structures ou les conceptions : bureaucraties ou idéologies.

Contrairement à d'autres psycho-sociologues, je ne suis pas idéologiquement hostile aux institutions. Je cherche à comprendre leur fonctionnement, je cherche à aider leurs acteurs à évoluer dans leur propre voie et dans leur vérité, en les dégageant de leurs super-structures inutiles et des entraînements d'inertie. C'est ce que j'expérimentais de 1952 à 1963 dans des fonctions de responsable des relations humaines et de l'information au S.E.I.T.A. (devenu depuis lors "la" SEITA), mais aussi comme directeur adjoint d'une usine de 400 personnes à Pantin, de 1955 à 1957, où mon ami Michel Crozier observa mes conduites "anti-bureaucratiques".

Avec Lewin, j'obtenais, dans la dynamique de groupe, la confirmation qu'un groupe n'est pas nécessairement un rassemblement d'individus identiques sur une variable quelconque, mais au contraire, plus généralement et plus opératoirement peut-être, un rassemblement de personnes différentes et cependant "interdépendantes dans la poursuite de leurs objectifs individuels".

Cette définition, la plus générale et la plus puissante qu'on ait pu donner d'un groupe, est le refus de ce que j'ai appelé le "mythe identitaire" ; elle apporte une conception contraire au mythe indo-aryen. Car le piège indo-aryen repose sur l'idée que deux êtres A et B sont ou radicalement identiques ou radicalement différents. S'il y a différence, alors apparaît l'idée d'une exclusion totale, d'une séparation, et donc d'un ordre dur, d'une supériorité et d'une infériorité absolutisées, etc.

Le refus d'une logique de cloisonnement dans les rapports humains s'est encore alimenté pour moi aux lectures plus récentes de scientifiques et d'épistémologues. Des auteurs tels que Prigogine (*La nouvelle alliance*), Michel Serres (*Les cinq sens*), Henri Atlan (*Entre le cristal et la fumée, A tort et à raison*), Bertrand d'Espagnat (*A la recherche du réel, Une incertaine réalité*), m'ont invité à penser les phénomènes dans leur diversité, dans l'incertitude aux carrefours des disciplines, sans crainte des moments de rupture ou de "catastrophes" (cf. René Thom). Il fallait intervenir en profondeur pour accroître les rapports sociaux et les interactions entre les personnes.

6. — De la psycho-sociologie appliquée à la formation

Dès mon retour de captivité, outre la réforme de Polytechnique, j'avais été amené à me préoccuper de la réforme de l'administration et de la formation des fonctionnaires. Par la suite, j'ai fait partie de plu-

sieurs commissions, notamment la commission Bloch-Lainé de réforme de l'Enna, en 1969. A partir d'octobre 1951 jusqu'en juillet 1964, comme je l'ai dit, j'ai aussi assuré la responsabilité d'un cours de lettres et de philosophie dans deux classes de "taupe". En 1957, je participais à la rédaction d'une réforme de Hec, et j'ai accepté d'y expérimenter un cours de psychologie, pour une année.

Mais c'est de 1963 à 1976, avec mon ami Minot, que j'ai été détaché sur un poste de Maître de conférence au Ministère de l'Éducation Nationale pour participer à la création et à l'encadrement de l'INAS (Institut National d'Administration Scolaire) où j'ai apporté un style et une méthode pour la formation des cadres universitaires et scolaires ainsi que pour la formation des Chefs d'établissements.

Si la libération du Maroc avait été pour moi une indispensable bataille contre les humiliations du colonialisme, c'est qu'à mes yeux, la liberté et le respect des personnes sont les valeurs fondamentales. Dans le système éducatif, comme dans le système administratif, les humiliations et les pressions de conformisme et d'irresponsabilité ne sont pas plus supportables. Une fois les recrutements effectués, il est important que les temps de formation des futurs fonctionnaires ou enseignants soient conçus de façon contractuelle et accomplis en confiance et avec un "compagnonage" des formateurs. Le formateur, pour moi, n'est pas le notateur ni le "supérieur", mais l'hôte. Car je ressens que la valeur des valeurs est celle manifestée dans "l'hospitalité sacrée" témoignée par Abraham, découverte dans la vie et l'oeuvre de mon ami Massignon. Comme je l'ai exprimé dans divers livres, Abraham est l'homme de l'accueil héroïque précisément parce qu'il est paradoxalement l'homme de la fidélité tranquille à ses propres traditions. Dans la mesure où il ne craint pas pour sa propre image de lui-même, les autres ne sont pas un péril pour lui et il peut donc les accueillir sans arrière-pensée méfiante.

Dans l'aspect très héraclitéen de mon tempérament, il importait qu'il y ait conjonction et non pas répulsion des contraires. Je n'ai pas la dévotion du conflit comme certains psychologues et psychosociologues. Quand je travaille avec un groupe, je tente de montrer comment peu à peu, les antagonismes se structurent, les différences deviennent complémentaires, la convivialité apparaît alors possible, de même que l'organisation se stabilise sans gommer les antinomies. J'étais mûr pour revenir aux problèmes de l'éducation ! Ce fut chose faite en Octobre 1976, au moment de la création de l'INRP (à partir de l'INRDP où avait tant oeuvré mon ami Louis Legrand).

7.— Une "ingénierie" pour l'éducation

Ce qui m'avait le plus frappé chez Carl Rogers, homme essentiellement centré sur les attitudes d'accueil, de précautions, de présence sans pression ni distance, c'est qu'en même temps, il produisait une ingénierie thérapeutique (par exemple, enregistrements et films de thérapie tournés, pour en faire ensuite des séances de formation). J'ai pris là ma conviction qu'il n'y a pas de possibilité d'explicitier des attitudes sans disposer de processus et de supports clairs, cohérents, significatifs, pratiques. Ma formation d'ingénieur m'incitait à admettre qu'élaborer du matériel concret pour le travail des enseignants donne une garantie pour susciter des attitudes nouvelles et du changement dans les procédures. Selon ma théorie psychosociologique du changement, j'ai pris position pour une multiplicité de petits changements plutôt que pour des changements violents qui ne sont, ensuite, pas tolérés par les systèmes sociaux.

D'où mes conceptions sur la recherche en éducation et en didactique ainsi que les travaux collectifs faits à l'INRP ou ailleurs : *Recueil d'instruments et processus d'évaluation formative* (1981), *Points d'appui de l'enseignant* (1984) ainsi que le *Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale sur la formation des personnels de l'Éducation Nationale* (1982), et les modules de formation de formateurs diffusés à partir de 1982.

Je persévérerai à rechercher des plages de "jeu" et de choix dans les contraintes institutionnelles : d'où mes travaux en faveur de la pédagogie différenciée et d'une organisation diversifiée de l'enseignement. Je me mis à dépouiller la littérature consacrée à l'École et aux didactiques. Dans *Pour une école plurielle*, j'ai pu reprendre à ma manière les thèses systémiques, notamment la loi d'Ashby et de la "variété requise" pour recommander une diversité de méthodes, de supports, de moyens. Je retrouve ici ma conviction que nous sommes dans une époque d'exubérance "néo-baroque" (j'ai été fortement marqué par l'ouvrage d'Eugenio d'Ors *Du Baroque*), dans une phase d'interactions de cultures complètement différentes, ce qui suppose une attitude d'acceptation aimable de la différence. Or, notre école est encore structurée selon le mythe identitaire.

La tendance est, en effet, grande, pour le maître, de croire qu'en donnant un seul sujet à tous les élèves, il va juger en "équité". Or, comme il a affaire à des individus variés, c'est le contraire qui se passe. Il fait de l'inéquité. À l'inverse, l'éducation nouvelle relève du système "solaire", tirant parti des contrastes et des différences selon le principe de complémentarité : "Étant donné deux individus ou élèves A et B, n'im-

porte quel A peut être mis en relation d'échange d'énergie avec n'importe quel B, de façon créatrice pour les deux". Ce qui veut dire qu'en classe, il faut donner des rôles complémentaires aux élèves. Le génie de Freinet, ce n'est pas d'avoir utilisé l'imprimerie. C'est d'avoir permis aux uns d'écrire un texte libre, aux autres d'imprimer ou de taper à la machine.

Au total, au terme provisoire de ce recensement incomplet, s'il faut trouver une cohérence entre les lectures littéraires, les lectures de sciences humaines et les travaux de psycho-sociologie appliquée à l'éducation, celle-ci tient à l'optimisme combattant et méthodologique de la plupart des auteurs cités (de Claudel à Teilhard, de Péguy à Mounier, de Rogers à Lewin, de Termier à Prigogine, de Dumézil à Massignon, de Wiener à Michel Serres). Ces lectures, dans des perspectives différentes, m'ont toutes apporté une vision militante du devenir.

André de Peretti

Directeur de programme honoraire à l'Institut National de Recherche Pédagogique

Ouvrages d'André de Peretti

■ Œuvres scientifiques

- *L'Administration, phénomène urbain*, Paris, Berger-Levrault, 1968, 351 p.
- *Risques et chances de la vie collective*, Paris, Epi, 1972, 222 p. (traduit en espagnol).
- *Pensée et Vérité de Carl Rogers*, Toulouse, Privat, 1974, 298 p. (traduit en espagnol).
- *Du Changement à l'Inertie*, Paris, Dunod, 1981, 248 p. (traduit en espagnol).

■ Œuvres pédagogiques

- *Libertés et Relations humaines*, Paris, Epi, 1966 (7^e éd., 1975), 298 p. (traduit en espagnol).
- *Les contradictions de la culture et de la pédagogie*, Paris, Epi, 1969 (2^e éd., 1972), 298 p. (traduit en espagnol).
- *Les Techniques de groupe dans la formation*, Paris, Unesco, 1976, 80 p. (traduit en espagnol et en anglais).
- *Rapport au Ministre de l'Éducation nationale sur la formation des personnels de l'éducation nationale*, Paris, La Documentation française, 1982, 340 p.
- *Pour une école plurielle*, Paris, Larousse, 1987, 268 p.

Sous la direction d'André de Peretti

- *Recueil d'instruments et de processus d'évaluation formative*, Paris, INRP, 1981, 1028 p.
- *Rapport de recherche sur les "Points d'appui de l'enseignant"*, Paris, INRP, 1985, 677 p.
- *La pédagogie différenciée*, trois numéros de la revue *Les Amis de Sèvres*, Sèvres, CIEP, 1985 (n° 117, 118 et 123).

■ *Œuvres littéraires*

- *La légende du chevalier*, pièce de théâtre jouée à la Comédie Française, prix Toirac de l'Académie Française (1943).
- *Cantiques d'Amour au Maroc*, Paris, Seghers, 1952, 27 p.
- *Oratorio*, Paris, Epi, 1970, 176 p.
- *Odes et cris*, Paris, Epi, 1977, 176 p.

